

## **Contre les ghettos linguistiques, par Alain Bentolila**

LE MONDE | 20.12.2007 à 14h09

Depuis plus de trente ans, nous avons accepté - et parfois aveuglément encouragé - le regroupement dans des lieux enclavés de populations qui avaient en commun d'être pauvres et, pour la plupart, de venir d'un ailleurs estompé et confus. Elles se sont rassemblées sur ces territoires de plus en plus isolés non pas parce qu'elles partageaient un héritage culturel et historique, mais au contraire parce que, année après année, elles savaient de moins en moins qui elles étaient, d'où elles venaient et où elles allaient. Dans ces lieux confinés, bien des jeunes adultes de langue maternelle française vivent une situation linguistique particulière que certains trouvent pittoresque alors qu'elle révèle et renforce marginalisation et exclusion sociales.

Pour les jeunes de ces quartiers-ghettos, l'imprécision et la pénurie des mots va de pair avec l'enfermement qu'ils subissent ; elles constituent leur lot réduit parce que ni l'école ni la famille ne leur ont transmis l'ambition d'élargir le cercle des choses à dire et celui de ceux à qui on les dit. Cantonnés à une communication de proximité, prisonniers d'une situation d'extrême connivence, ils n'ont jamais eu besoin de mots justes et nombreux pour communiquer ensemble. En bref, n'ayant à s'adresser qu'à des individus qui vivent comme eux, qui croient en le même Dieu qu'eux, qui ont les mêmes soucis et la même absence de perspectives sociales, tout "va sans dire".

Ils n'ont pas besoin de mettre en mots précis et soigneusement organisés leur pensée parce que, partageant tellement de choses, subissant tellement de contraintes et de frustrations identiques, l'imprécision est devenue la règle d'un jeu linguistique socialement perverti. Les mots qu'ils utilisent sont toujours porteurs d'un sens exagérément élargi et par conséquent d'une information d'autant plus imprécise.

Tant que le nombre de choses à dire est réduit, tant que le nombre de gens à qui ils s'adressent est faible, l'approximation n'empêche certes pas la communication. Mais lorsqu'ils doivent s'adresser à des gens qu'ils ne connaissent pas, lorsque ces gens ne savent pas à l'avance ce qu'ils vont leur dire, cela devient alors un tout autre défi. Un vocabulaire exsangue et une organisation approximative des phrases ne leur donnent pas la moindre chance de le relever. Ces mots de la communion plutôt que de la communication condamnent ceux dont ils constituent l'essentiel du vocabulaire à renoncer à imposer leur propre pensée à l'intelligence des autres.

La ghettoïsation engendre, certes, des innovations linguistiques originales. Mais ces créations contribuent-elles à enrichir un trésor linguistique disponible pour tous ? Non ! Cette vision idyllique est celle des faiseurs de dictionnaires à la mode qui voudraient nous faire croire à une langue française quotidiennement renouvelée et équitablement redistribuée. La réalité, c'est que la langue française s'incarne aujourd'hui dans le langage d'hommes et de femmes dont les pouvoirs linguistiques respectifs sont devenus tellement inégaux que la notion même d'intelligence collective risque de se trouver gravement mise en cause. Les différents registres du langage ne s'additionnent que pour ceux qui, les possédant tous, en jouent en virtuoses ; pour beaucoup, ils séparent, cantonnent, opposent, excluent.

Dans cette situation d'inégalité linguistique, l'enrichissement produit par la création de nouveaux mots ou structures se fait le plus souvent au seul profit de ceux qui, possédant déjà

un vocabulaire varié, une syntaxe précise, vont alors donner à leur langage un petit coup de jeunesse et de modernité. Certains enfants, que l'on a pris soin de doter d'armes linguistiques tout terrain, peuvent sans risque enrichir leur panoplie linguistique de quelques "perles de banlieues".

Certains parents "trop cool" ponctueront parfois leurs discours parfaitement standardisés de quelques audaces verlanesques du plus bel effet, suivant en cela l'exemple des médias soucieux de se donner une image jeune et dynamique. Les "nantis du langage" s'encanaillent linguistiquement sans risque et avec la meilleure conscience du monde. Mais ceux dont le vocabulaire est limité et imprécis ont-ils un réel pouvoir linguistique ? Non, ce sont les "pauvres du langage" condamnés à ne communiquer que dans l'immédiat et la proximité.

Comprenons-nous bien ! Il n'est pas question de tenir, sur le langage dit des cités, des banlieues ou des jeunes, un discours de mépris ; mais il n'est pas non plus question, au nom de je ne sais quel droit à la différence (ou à l'indifférence), d'ignorer qu'il prive ceux dont il est le seul instrument de parole d'exercer leur droit légitime de laisser sur les autres une trace singulière. La vraie question, la seule qui doit nous mobiliser, est de savoir comment distribuer de manière plus équitable le pouvoir linguistique afin que la majorité des enfants de ce pays puissent exprimer leur pensée au plus juste de leurs intentions et recevoir la pensée des autres avec discernement. C'est dès l'école maternelle que doit être mené ce juste combat.

---

## Les linguistes ont d'autres mots à dire

Par [Alain KIHM](#) — Libération, 7 février 2008 à 02:14

Alain Bentolila, professeur de linguistique à l'université Paris-V, soutient que les jeunes des banlieues souffrent massivement d'un «*déficit linguistique*», manifesté par un «*vocabulaire exsangue et une organisation approximative des phrases*» (1). Selon lui, les causes de cette carence résident dans le fait que ces jeunes vivent en vase clos dans leurs quartiers ghettos et leurs bandes, partageant les mêmes goûts, les mêmes intérêts et le même désintérêt pour le reste du monde. Ainsi réduits à une «*communication de proximité*», ils n'auraient presque rien à se dire, car tout entre eux serait déjà connu. Deux ou trois mots, juxtaposés sans ordre et à peine articulés, suffiraient alors dans la plupart des cas à évoquer dans l'esprit de l'interlocuteur une information trop prévisible.

Alain Bentolila est linguiste. Un linguiste devrait savoir que la majorité des langues du monde (environ 5 000) se parle au sein de groupes humains dont les membres se comptent en quelques centaines, souvent bien moins. Dans ces sociétés, dites traditionnelles, les individus se connaissent tous, partagent les mêmes croyances, les mêmes coutumes, les mêmes travaux, la même nourriture. Où trouverait-on connivence plus forte ? Qui aurait moins besoin de se parler pour se comprendre que ces villageois d'Amazonie, d'Afrique, d'Australie, de Nouvelle-Calédonie, etc. ? Si l'on suit le raisonnement de Bentolila, leurs langues devraient être de peu de mots et de syntaxes imprécises. comme on l'a longtemps cru, du reste. Pourtant - un linguiste ne peut l'ignorer - elles sont non seulement aussi riches que le français «cultivé», mais bien souvent d'une complexité dans les procédés de formation de leurs mots et de leurs phrases (morphologie et syntaxe) dont même le latin et le grec ne nous donnent qu'une pâle idée. Cette absence de corrélation entre le nombre et la condition des locuteurs et le degré d'élaboration du système linguistique qu'ils partagent montre que la communication, au sens strict du terme, n'est pas la fonction première du langage. C'est bien plutôt le récit. La complexité du langage s'explique avant tout par ce besoin vital de conter des histoires aux enchaînements intriqués, pleines d'entités fictives. Comme outil de communication pratique, le langage est du reste bien peu efficace. Essayez donc d'expliquer par les seuls mots comment monter la chaîne d'une tronçonneuse !

Des récits communs, cela s'appelle de la culture. Il faut donc que ces jeunes aphones n'en aient pas. et c'est bien ce qui nous est donné à entendre. Ils ont de la religion, en revanche ! Ils «*croient en le même Dieu*». Façon contournée de nous dire que ce sont tous des musulmans. A supposer que ce fût vrai, cela ne suffirait pas à leur donner une culture. Ou bien l'islam n'en est pas une, mais je me garderai d'imputer à Alain Bentolila une opinion aussi outrancière ; ou bien ce n'est chez eux qu'un reste obscur de cet «*ailleurs estompé et confus*» qu'ils auraient pour unique origine, affirmation gratuite et certainement fausse, car les jeunes des banlieues savent pour la plupart fort bien d'où ils viennent. Mais l'important pour Alain Bentolila n'est pas qui ils sont mais ce qu'ils sont, à savoir des pauvres. Et les pauvres, on l'a dit avant lui, n'ont pas de (vraie) culture, donc pas de (bon) langage. Le développement absurde sur la «*communication de proximité*» n'est là que pour nous resservir cette rengaine qu'on voulait croire réfutée. Ici, la référence essentielle reste Richard Hoggart sur *la Culture du pauvre*, sans parler des travaux de Pierre Bourdieu, qui nous manque toujours davantage. Dans les années 60 et 70, le grand linguiste américain William Labov découvrait chez les jeunes Noirs des quartiers ghettos de New York une culture narrative, d'une richesse insoupçonnée, faite de récits d'expérience, d'énigmes, de blagues ritualisées, de poèmes satiriques, le tout manifestant une virtuosité langagière que presque tous partagent. Insoupçonnée cette richesse, parce que

d'une culture consciente d'être stigmatisée. On ne montre pas ce qu'on peut faire à qui, on le sait, l'a par avance jugé et condamné.

Je n'affirme pas que les jeunes de nos banlieues possèdent des richesses équivalentes ; j'affirme que, s'ils les ont, ils ne les montreront jamais aux semblables d'Alain Bentolila. Et ils feront bien. Le point de vue de Bentolila participe de ce courant néoréactionnaire, anti-68, où, sous couvert d'opposition à une prétendue «pensée unique», les pires contre-vérités s'énoncent fièrement. Il démontre que les sciences du langage ont si peu pénétré le public que quelqu'un qui s'en réclame s'estime autorisé à soutenir une idée aussi absurde que des personnes, qu'aucune pathologie neurologique n'affecte, aient un déficit de langage. Comme si la faculté de langage n'était pas une propriété génétique de l'espèce humaine ; comme si tous les enfants, ayant acquis sans effort leur langue maternelle, ne se livraient pas à des jeux de langage que seule la maîtrise spontanée d'une syntaxe et d'une sémantique élaborées rend possibles.

Il n'est pas question de nier l'inégalité sociale. Ce pays est en situation de diglossie : il s'y pratique plusieurs langues qui, pour être égales en valeur expressive aux yeux du linguiste sans préjugés, ne le sont pas aux yeux de beaucoup de ceux qui font les promotions - maîtres, professeurs, recruteurs, intellectuels, etc. Cette situation ne changera pas dans un avenir prévisible. Ce serait alors le rôle de l'école que d'avertir les élèves issus des banlieues (entre autres) que, s'il n'y a rien de mauvais à dire «*la cité que je t'ai parlé*» (correct en ancien français et dans bien des langues), il est recommandé, pour des raisons qu'on peut leur expliquer (ils ne sont pas idiots et connaissent le monde), d'écrire et dire devant certaines personnes «*la cité dont je t'ai parlé*». Il s'agit de les rendre bilingues, de leur apprendre le français «standard» comme une autre langue. Si certains en profitent pour l'approfondir et l'illustrer, tant mieux. On peut espérer qu'ils vivront mieux de n'avoir pas été dénigrés dans leur plus intime, leur langue quotidienne.

(1) *Le Monde*, 21 décembre 2007.

[Alain KIHM](#)